

Ștefania BEJAN*

Des éléments et des stratégies de la communication dans le champ politique des démocraties fragiles

Abstract. My paper focuses on some of the main traits of fragile democracies, namely systems within which the process of creating structures and establishing fruitful political practices still goes on. The emergence of elites is, without any doubt, a key element, and we can study it according to various factors (such as access, forms of selection or performance criteria). Moreover, the analysis of frail democracies helps us understand both the subsequent flow of information and the most relevant communication strategies involved.

Keywords: communication strategies, fragile democracies, elite theory, political power, social groups

La politique c'est l'art du possible – voilà l'affirmation récente d'un important historien roumain, Dinu C. Giurescu, un intellectuel raffiné, très connu en Europe. Motif de méditation, cet énoncé envoie le chercheur dans des «aires» conceptuelles, stratégiques, sociales, applicatives etc., il met à l'épreuve la capacité de compréhension, l'habileté du «nattage» logique des acteurs, des mécanismes, des finalités, des modèles dans des domaines différents – tout dans un monde qu'on approprie avec le naturel de l'homme post-moderne convenable dans un temps aux paroles «tout est possible», «on ne dit jamais, jamais»...

Il est possible que le plus inspiré moto pour notre démarche aurait été l'affirmation d'un personnage circonscrit à un roman-fresque de l'époque monarchique roumaine (*Cronică de familie – Chronique de famille*, Petru Dumitriu): «Tu, homme de monde, tu ne sais pas ce qu'il est un jeu politique? Avec quoi veux-tu nous jouer, si non avec les passions, les désirs, les insatisfactions, les envies et, généralement, la bêtise et le malheur des gens?» On ne tombe pas dans le piège du «périmètre» du langage littéraire; l'essence intéresse dans la séquence discursive adressée au philosophe célèbre Nae Ionescu: les sentiments, les

* Université "Al. I. Cuza" de Iași.

impulsions, les buts – trop humains instituent «l'art» représentée sur la scène politique sur laquelle on ne tire jamais le rideau.

Menées par la nécessité de la reconnaissance sociale – «compter», «ne pas être en considération», parce que ceux qui ont comme but la qualité de *leadership* détiennent l'aptitude d'agir et d'influencer (Moscovici 2011, 244) – les élites du champ politique exploitent, subjectivement, (S. Moscovici croit), la certitude et la légitimité quant à «la capacité de l'individu ou du sous-groupe d'*influencer les autres en accord avec les propres tendances et influences*». Le père de la psychologie sociale trouve comme conséquences du besoin de reconnaissance: a) l'augmentation du niveau des initiatives et des activités qui vise l'influence des croyances et des avis des autres; b) la recherche des contacts avec des individus différents structurellement de l'aspirant aux emplois importants dans le système social; c) la préférence pour les sujets lointains spatialement et comme attitude par rapport à l'initiateur; d) «la volonté de nous mesurer avec l'autre surtout quand ce sont des problèmes difficiles, qui exigent des ressources rares ou des solutions originales»; e) «la recherche du conflit plus intense pour démontrer les propres mérites et conceptions et pour réaliser enfin les propres buts»; f) la valorisation de l'interaction sociale à long terme (Moscovici 2011, 245-250).

Mettant en équation le narcissisme foncier de l'homme et la fonction régleuse de la catégorisation sociale (H. Tajfel), il résulte facilement que la sympathie et l'admiration des autres sont plutôt la conséquence de la peine de provoquer les préopinants à un *changement* que la suite d'une impulsion simpliste (il me ressemble, donc il me plaît, il me convient...); selon le raisonnement de l'auteur du travail *L'influence sociale...*, il s'agit de «les conséquences d'une action spécifique, d'un changement dont tu es responsable et comme le résultat d'un effort que cette personne-là doit le faire pour surmonter les résistances intérieures et la distance extérieure qui vous séparaient». Sous l'exigence du maintien de la propre identité, la possibilité de la coexistence sociale acquiert «de l'aspect» quand la reconnaissance (n'en induisant pas absolument l'approbation) et le respect (Moscovici 2011, 254) animent les partenaires – soit ils les porteurs des idées, des goûts, des stratégies divergentes-, conscients que le développement personnel serait impossible sans voir dans la transformation de l'autre un avantage pour sa propre transformation comme acteur social viable. Comme on observe, la possibilité donne sens à une construction sociale au moins acceptable, puisque «la conversion» de la reconnaissance en approbation et la perception de l'alter ego comme la ressource possible du bien de tous font

«la lutte» de la cohabitation plus facile dans un milieu permanent suffoqué par la nécessité du changement, par l'obligation de l'adaptation au nouveau, par l'opérationnalisation des stratégies associées «à la folie» du dernier cent ans.

La mission des agents persuasifs innovateurs apparaît explicitement dans le modèle génétique proposé par la psychologie sociale, où les rapports deviennent symétriques, la négociation des conflits possibles dirige au changement social, l'innovation substitue heureusement la conformation. La conception de la force (de l'individu, du groupe) comme influence, le desideratum de l'extériorisation d'une internalisation partie de «la banale» possibilité de l'acceptation d'un «quoi» pas longtemps étranger ou inacceptable à quelqu'un, voilà de nouvelles provocations dans l'exercice socio-politique du présent. La problématique de l'influence est assez complexe pour ne pas supposer son épuisement dans un proche avenir. En partant de l'idée d'Eric Weil, que «l'homme c'est une voiture qui agit sur soi-même», en payant un prix coûteux (mais obligatoire) à l'autocontrôle, au traitement, à sa libération, en renonçant au miroitement seulement dans sa propre subjectivité, en objectivant pour éloigner «ce qu'on lui provoque de l'ennui, de la souffrance et de l'insécurité» (Weil 2003, 65), on a la confirmation qu'il «...est possible près tout dans l'histoire des gens, si on accepte le fait que l'impossible est cette réalité-là qui ferme en elle une contradiction» (Weil 2003, 83). Probablement (autrement dit, il n'est pas impossible de...), la foncière insatisfaction de l'homme par rapport à soi-même, presque le désir d'être mécontent, malheureux – soumis au desideratum du bonheur de l'humanité, l'individu abandonné au malheur, même à la destruction de soi-même, réclame une «science» fondamentalement différente des savants; nommée sagesse, cette forme de connaître le bien et le mal, de source moral-politique, fonctionne comme un véritable instrument d'orientation de la société dans une direction favorable de ses plusieurs (plus disposés) acteurs (Weil 2003, 131) – et insatisfait assure la condition parfaite de la liberté de l'être qui «ne supporte pas les choses, mais il les étale en face, il les nomme et il les domine (...), en instituant par proposition ce qu'il n'est plus ou il n'est pas encore. Or, si par sa nature libre, l'homme parle de soi-même et de la nature, il semble qu'un discours sur les deux perspectives de la nature devrait être possible – ou mieux: il devrait être un fait» (Weil 2003, 92). Autrement dit, la liberté de l'homme de faire parole «de ce qu'il est et de soi-même, du moment qu'il existe dans le monde», il va si loin, que la mémoire et l'anticipation spécifiques à l'être pensif permet l'expression, en égale mesure, concernant ce

qu'il existe, mais ce qu'il n'existe pas encore (mais il se trouve en possibilité, n'est-ce pas?). Comme dirait Weil, on ne constate pas irrémédiablement «effondrés dans le présent», mais des porteurs de la possibilité de retomber dans les rets du passé ou de nous projeter dans l'avenir...

Comment est-il possible que les gens soient comme précieux, au-dessus de force de la séduction du discours présenté? Simplement, la domination, par le parleur (qui est, sans négation, un être parlé, mais pas un tout-puissant et un innovateur, en ce qui concerne sa propre construction sociale), de l'art d'obtenir le résultat désiré par l'exposition de n'importe quel sujet d'intérêt de l'auditoire. Ainsi, la façon où, la modalité par laquelle, comment exactement etc. représente des ressorts intrinsèques de mettre en acte de quelque chose, d'obtenir les finalités désirées, à limite, par astuce et par mensonge – comme le signataire des *Essais de la nature, l'histoire et la politique* soutient –, s'en invoquant fréquemment le caractère universel de l'intérêt communautaire, ainsi, ce qu'il semble juste, «profitable pour la communauté, utile en faire de durer et de vivre, du moment que le fait suivi en réalité par l'initiateur d'un projet destiné d'attirer à sa part la communauté n'est que l'avantage du séducteur» (Weil 2003, 102) confère légitimité aux préférences, à la reconnaissance, à l'adhésion concernant une personne habile qui propose, qui ne met pas son problème de la moralité dans le dialogue avec «les redoutes» humaines prêtes à conquérir. Et, de nouveau, on a la réponse sous la main, en nous demandant comment peut-il ainsi?, chez Weil: la morale (en vue d'une liberté) est une profondément négative, elle n'étant pas un guide vers ce qu'il est bien, ce qu'il convient d'être fait, mais elle prévient sur ce qu'*il ne doit pas être accompli* (s.a.), «elle refuse le non-sens de la violence, l'incohérence du langage, la lutte des gens entre eux, elle refuse de dire en ce qu'il consiste le sens...» (Weil 2003, 125-126). Le tableau est, donc, tout semblable au champ juridique: ce qu'il n'est pas précisément interdit, il est permis. La non-interdiction de l'impossible génère toujours le possible (en matière de conditions morales de la discursivité); chaque intervenant assume ses risques de l'exposition publique, puisque les buts justifient chaque représentation, au nom de la liberté – parce que «Rien n'est plus facile qu'on parle de la liberté; rien n'est plus séduisant que son nom» (Burke 1968, 373-374). À cet égard, on mérite de faire attention au raisonnement d'Edmund Burke: la formation d'un gouvernement libre suppose l'édification constante des éléments qui appartiennent à la liberté et à la contrainte, cela signifiant un surplus de «réflexion, une pensée profonde, un esprit perspicace, puissant, constructif». Autrement dit, chaque gouvernement devrait être «une

construction de la sagesse humaine pour satisfaire les besoins des gens» (Burke 1968, 151).

La réalité contemporaine des sociétés paraît qu'elle soit en désaccord totalement avec l'utopie de Burke, l'argumentation consistant même dans l'exemple de l'institution parlementaire («conçue pour tromper le peuple»), libre de chaque responsabilité envers ceux qui ont choisi les représentants impossible de révoquer (mais aussi d'influencer dans ses décisions), mais «livrée» aux intérêts personnels de ses composants, par suite de leur pouvoir d'influence sociale: «Comment ne cède pas-il à la tentation d'augmenter continuellement les contributions et les impôts? Pourquoi hésiteraient-ils, en compréhension avec les membres du cabinet, à déclencher des guerres qui justifient l'accroissement des taxes, l'extension continue de l'influence gouvernementale? (...) L'entente entre le gouvernement et le parlement, l'entente entre l'opposition et le parti gouvernemental, avec laquelle l'opposition est d'accord sur tous les problèmes de principe, voilà ce qu'il empêche la société de se développer librement, voilà comment la raison, l'intérêt et l'humanité ne peuvent pas dévoiler leur pouvoir bienfaisant» (Burke 1968, 165). Dans quels lieux, aujourd'hui, ne voit-on pas clairement l'actualité des considérations invoquées?! Similairement, qu'elle est fréquente, dans notre monde, «la recette» salvatrice avancée de Weil, d'un gouvernement en qualité de délégué de la société, en fonctionnant efficacement et économiquement («Sans taxes représentatives. Sans politique combative et grandiose. Sans plusieurs fonctionnaires»), en assurant un climat de la liberté d'expression, inclusivement quant aux convictions religieuses (Weil 2003, 166)?!

En reconnaissant que le freinage ou la favorisation de l'évolution sociale est l'œuvre de l'élite, nous nous situons dans la logique de Siegfried Frederik Nadel, selon laquelle la prééminence - présente (à côté de l'excellence) sur l'orbite du principe de la récompense équitable du mérite, dans les sociétés qui se désirent démocratiques, mais aussi dans les controverses quant à la définition de l'élite (des élites), ensemble avec la notoriété, l'autorité, le prestige et le pouvoir, la prééminence peut signifier une position privilégiée sur mérite, une visibilité plutôt superficielle (formelle), pas absolument à sens méritocratique, mais parfois, dans les disputes en ce qui concerne la théorie de l'élite, près un critère dans l'institution de celle-ci (Coenen-Huther 2007, 9) - assurée par des traits caractéristiques apporte avec soi-même le potentiel imitatif du groupe élitiste, indifféremment qu'on parle d'une influence directe ou de l'une diffuse (indirecte) des attitudes et des comportements de l'élite: «...

par sa façon simple d'agir et de penser, l'élite établit des normes pour la société en général; son influence – ou le pouvoir – réside dans le fait que le modèle qu'on présente est accepté et considéré digne à suivre» (Nadel 1956, 417). En exerçant des stratégies de pouvoir différentes (l'imposition et la mention par force ou, au contraire, par astuce), «les lions» et «les renards» de Vilfredo Pareto (de «Traité de sociologie générale») – également *des élites stratégiques* dans la vision de Robert Putnam (Putnam 1976, 14), se retrouvent avant tout au sein de la classe politique, mais aussi dans les organisations syndical-patronales, dans les professions libérales, au rang du clergé, du mass-média... Partout, jusqu'à la zone «contre-élites» (Coenen-Huther 2007, 160). L'indication avec précision des composants des élites stratégiques a fait nécessaire un traitement triple: a) *positionnelle*, en suggérant qu'elle peut être quantifiée le pouvoir conformément aux positions occupées par ceux suivis comme des élites; b) *de réputation*, en mentionnant la notoriété des «facteurs de décision» suffisante à l'exercice de l'influence sociale – en analysant des catégories des élites spécialisées (traditionnelle, scientifique, économique), Alain Dagenne et Michel Forsé conclut que la somme des réputations de ceux qui coalisent dans des contextes différents assure le succès, ce qu'il confirme la relation notoriété-capacité d'influence (Dagenne et Forsé 2004, 172-173); c) *décisionnelle (event analysis)*, en évaluant le degré du pouvoir à la suite de la possibilité (de l'aptitude) de quelqu'un d'influencer une décision prêt à adopter. Robert Dahl accorde la primauté à la dernière stratégie d'analyse de la «minorité maîtresse» («de l'élite du pouvoir»), en opinant que la décision suit aux interactions d'entre des leaders et de la population, les premiers établissant ce qu'il est acceptable, de point de vue politique, par la masse, en initiant des actions en vertu de cette constatation, pourquoi pas, en construisant ses amitiés (des fidélités) prêtes à fortifier sa position dans l'équipe décisionnelle.

Certainement, le mécanisme du recrutement des élites politiques intéresse prioritairement. R. Putnam apporte en discussion cinq «ingrédients» nécessaires à cette délicatesse élitaire – la politique puissante: en commençant avec *les canaux d'accès* aux fonctions principales (la politique locale, l'administration publique, les partis politiques), *les procédés de sélection* (la loyauté idéologique, la récompense), *les critères* (d'attribution et de performance), en continuant avec *la durée de l'accès à l'élite* (le rythme rapide et assorti par la crise – en avantageant le fonctionnement en modèle démocratique des institutions – vs. le rythme lent, combiné avec le silence politico-social et la stabilité des institutions – Coenen-Huther 2007, 179-180), en insistant

sur *les caractéristiques* de l'élite, en accord avec des aspirants à *leadership*. On reste aux limites de ce dernier élément, «en disséquant» les dilemmes que les mécanismes du recrutement génèrent aux ceux qui ont des rêves de gloire. L'importance des décideurs en préférer l'un au détriment de l'autre – indifféremment de l'arsenal des compétences techniques, de l'art discursive, du succès par suite de télégenie (Rieffel 2008, 11) – détermine l'orientation des candidats vers obtenir la préférence de l'électorat ou vers satisfaire le goût des élites instituées, consolidées et décidées. De l'autre côté, le placement dans un système avec risque réduit ou risque augmenté crée des attitudes différentes de chaque électeur: la fin du mandat dans un milieu avec risque minime peut être un début au moins équivalent (donc, pas la moindre trace de dommage), tandis que, la perte du pouvoir dans une aire à haut risque peut devenir similaire à l'extinction sociale – soit elle discrète, soit elle par exécution publique...

En portant la dénomination de *circulation des élites*, le mouvement des aspirants entre les domaines, sur une échelle imaginée évidemment comme ascendante, obtient l'aspect le plus spectaculaire dans l'élite gouvernementale habituée avec les exigences et les subtilités de l'adaptation soit par la formation académique, soit par l'exercice politique aux niveaux modestes (mais sûrs, dans la perspective du développement personnel). Ce fleuve dans une transformation perpétuelle et lente (V. Pareto) illustre parfaitement la stratégie de l'adaptation en chaque régime politique et en chaque part du monde. Par exemple, la sortie de la scène de l'histoire des «régimes de démocratie populaire» a perverti des anciens nomenclaturistes en capitalistes respectables (de point de vue économique), dans la mesure où elle a offert la tragi-comédie «de l'embrassement» par les anciens communistes convaincus – de l'idéologie libérale spécifique aux sociétés pluralistes (de point de vue politique). Dans une expression populaire, «le loup a habillé la fourrure de mouton». Dans les termes de la circulation des élites, on ne constate pas ainsi quelque tremblement social, puisque le bien général prime, au niveau déclaratif, mais «l'aire du sacrifice pour le peuple» fait encore des salles pleines... Alexis de Tocqueville l'avait dit magistralement, en caractérisant les transactions marquées par le renversement des normes et de la hiérarchie des valeurs, quand «l'amour d'ordre se confond à l'attraction pour les tyrans, mais le culte sacré de la liberté au dédain pour des lois (...), un monde où rien ne semble encore être ni interdit, ni permis, ni honnête, ni honteux, ni vrais, ni faux?» (Tocqueville 1992, 52).

Selon toute apparence, le point zéro de l'ascension politique est la disponibilité de l'entrée dans le jeu électoral, en réalité, le pouvoir de supporter le verdict des électeurs. Pareto considère que ce sont des individus avec des vertus réelles de dirigeants, mais incapables de participer à la lutte électorale, ce qu'il peut constituer un manque du «processus démocratique», précisément l'éloignement, du début, des individus capables d'être efficaces dans d'autres domaines. Joseph Schumpeter croit, au contraire: «Les qualités qui tiennent de l'intelligence et du caractère d'un bon candidat ne sont pas obligatoirement celles d'un bon administrateur», d'où la conclusion que ce qu'on appelle généralement «succès politique» trahit clairement la capacité de manipuler les semblables; en outre, l'ambition de l'accession aux emplois de plus en plus hauts dénote une «énergie personnelle» tout spéciale (Schumpeter 1951, 392-393, cité dans Coenen-Huther 2007, 85). Il est décevant, peut-être, pour les analystes du phénomène en discussion: les démocraties où l'élection des élites politiques c'est le résultat de la lutte électorale ne génèrent pas des leaders meilleurs ou pires que tout autre régime, à chaque autre époque... Locataire des démocraties, le citoyen n'obtient pas des garanties de la liberté, de la prospérité, de la sécurité etc., mais seulement des promesses concernant toutes choses; l'énoncé de leur possibilité tient la place des engagements fermes des politiciens. Un échange désavantageux aux dirigés, après le transfert de leur pouvoir vers des représentants préservés par l'obligation de la responsabilité après les élections (R. Aron dira, en «Classe sociale, classe politique, classe dirigeante», que l'ordre démocratique reste sous le danger «de l'impossibilité ressentie par les nombreux»). Une forme d'abandon social, de croyance aveugle dans «les élites souveraines».

Karl Mannheim associait l'idéal démocratique à la sommation des élites de «donner compte» au possesseur initial du pouvoir – l'électeur –, «condamné» par les rigueurs démocratiques de disperser encore aux aspirants au gouvernement, avec l'espoir de sa bonne utilisation (c'est-à-dire à l'intérêt publique). La possible chance de la responsabilité des élites (la soumission au jugement de l'opinion publique) est le résultat de l'érosion de l'intérieur de cette «classe» (par la diversification des élites professionnelles et la démocratisation de la vie politique), à mesure que le modèle libéral-pluraliste anime plusieurs espaces. La modification, en temps, des principes de sélection des élites (parenté, propriété, performance), le privilège accordé au mérite – pour le dynamisme imposé à la circulation et à la reproduction des élites (Mannheim 1940, 89-90, cité dans Coenen-Huther 2007, 86-88) – crée des signes de question

concernant les démocraties fragiles, en cours de constitution; ainsi, peut-on juger le principe de la parenté, aujourd'hui, sur l'embauchoir des aristocraties? Est-elle transparente la détention de biens dans la compétition des élites, ainsi que la masse des électeurs ne suspecte pas la fortune de primat pas démocratique par rapport à la valeur en soi-même des concurrents? La performance qui apporte du mérite représente-t-elle un critère suffisant à la permission de la confiance totale à l'élu pour promouvoir «des organisations sociales efficaces»? Comment découvre-t-on la performance, au niveau du citoyen, parce que cela n'indique pas l'intérêt personnel au détriment de bien commun – une fois obtenue la place désirée dans l'élite gouvernementale? La thérapie pourrait s'appeler «la convergence des influences exercées par des élites différentes», avec une forte empreinte réflexive qui appartient aux élites intellectuelles, les seules défendues par les contraintes de classe (Gross 2004, 152-154). On peut vérifier toujours l'applicabilité des éléments cognoscibles dans les écritures des auteurs préoccupés de phénomène des élites, surtout dans l'exercice politique de régimes démocratiques.

Références

- BURKE, Edmund. 1968. *Reflections on the Revolution in France*. Harmondsworth: Penguin Books.
- COENEN-HUTHER, Jacques. 2007. *La sociologie des élites (Sociologia elitelor)*. Iași: Ed. Polirom.
- DAGENNE, Alain et Michel Forsé. 2004. *Les Réseaux sociaux*. Paris: Armand Colin.
- GROSS, Peter. 2004. *Mass-média et la démocratie dans les pays de l'Europe d'Est (Mass media și democrația în țările Europei de Est)*. Iași: Ed. Polirom.
- MANNHEIM, Karl. 1940. *Man and Society in an Age of Reconstruction*. London: Kegan Paul, Trench.
- MOSCOVICI, Serge. 2011. *L'influence sociale et le changement social (Influență socială și schimbare socială)*. Iași: Ed. Polirom.
- NADEL, Siegfried Frederik. 1956. "The Concept of Social Elites". *International Social Sciences Bulletin* VIII (3): 413-424.
- PUTNAM, Robert. 1976. *The comparative Study of Political Elites*. Englewood Cliffs: Prentice Hall.
- RIEFFEL, Rémy. 2008. *La sociologie mass-média (Sociologia mass-media)*. Iași: Ed. Polirom.
- SCHUMPETER, Joseph. 1951. *Capitalisme, socialisme et démocratie*. Paris: Payot.

- TOCQUEVILLE, Alexis de. 1992. *De la démocratie en Amérique (Despre democrație în America)*. Vol. I. București: Ed. Humanitas.
- WEIL, Eric. 2003. *Des essais de la nature, l'histoire et la politique (Eseuri despre natură, istorie și politică)*. Târgoviște: Ed. Pandora-M.